On voulait TOUT CASSER

Un film de **PHILIPPE GUILLARD**

Gaumont depuis que le cinéma existe présente

On voulait TOUT CASSER

Un film de **Philippe GUILLARD**

Avec **Kad MERAD**, **Charles BERLING**, **Benoît MAGIMEL**,
Vincent MOSCATO, **Jean-François CAYREY**

SORTIE LE 3 JUIN

Distribution :
Gaumont
Quentin Becker & Carole Dourlent
Tél : +33 1 46 43 23 06 / 23 14
qbecker@gaumont.fr / cdourlent@gaumont.fr

Retrouvez toute notre actualité
Gaumont sur notre site presse :
www.gaumontpresse.fr

Presse :
Laurent Renard
Assisté d'Elsa Grandpierre
Tél : +33 1 40 22 64 64
laurentrenard@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Cinq amis depuis plus de trente ans, ayant renoncé depuis longtemps à leurs rêves d'adolescents, découvrent un beau jour que le plus assagi de la bande plaque tout pour faire son tour du monde en bateau. En comprenant ce que cache cette décision soudaine, cela réveille leurs plus vieux rêves... Où sont passés leurs 20 ans... Ceux de l'époque où ils voulaient tout casser.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE GUILLARD

Scénariste et réalisateur

Partons du titre du film : «On voulait tout casser», cette idée qu'à 20 ans, nous avons tous des rêves et des envies. En ce qui vous concerne, est-ce que le cinéma en faisait partie ?

Pas du tout ! Quand j'étais gamin, mon objectif était de pratiquer un sport de haut niveau, entrer dans de grands stades en tant que footballeur ou rugbyman. Plus tard, j'ai fait un bac F3, ce qui veut dire que je n'ai aucune culture littéraire ! Mon truc, c'était de jouer au ballon et je n'ai eu mon diplôme que pour faire plaisir à mon père. Là, j'étais certain qu'il me laisserait sortir, j'étais peinard ! Ma vie à l'époque, c'était le vestiaire, la rue, les potes… Il se trouve que j'ai perdu ma mère très jeune, à 19 ans, et le choc a été terrible. Une véritable grenade explosive qui m'a fait perdre tous mes repères, d'autant que je n'ai pas voulu (pas pu) être à ses côtés quand elle est partie. Je m'en suis toujours voulu ensuite d'avoir manqué de courage d'accepter qu'elle allait mourir et de lui dire au revoir… Ce n'étaient pas les valeurs que ma mère m'avait transmis et tout le reste de ma vie depuis a été conditionné par cela…

C'est l'acte fondateur de votre vocation d'auteur ?

Absolument. À partir de ce moment-là, à force d'idées noires et de paniques, j'ai décidé d'écrire. Un jour, je suis allé au cinéma voir «Il était une fois en Amérique». J'avais 21 ans. Autre choc ! La musique, l'histoire, la trahison… magnifique ! Moi qui n'avais jamais rien lu, à part «San Antonio» et «SAS» mais pour des raisons d'émois érotiques et surtout pas «Hamlet», j'ai compris ce qu'était une intrigue Shakespearienne… Voilà ce que j'avais envie de faire : raconter de belles histoires. Je me suis donc mis à écrire. Ma position de joueur de rugby au Racing a fait que des journalistes, assez rapidement, m'ont proposé de rédiger des chroniques pour raconter la vie de l'équipe, vue de l'intérieur. Croquer mes potes, en créant une sorte de mythologie autour d'eux où des matches importants que nous jouions me plaisait beaucoup. Au milieu des années 80, je me suis lancé dans un roman, sans aucune notion de la structure d'un récit, ni la moindre piste d'éditeur ! Mais peu importe : assis devant ma machine à écrire Underwood, j'étais heureux, en harmonie, à ma place ! Et j'ai eu la chance de rencontrer Didier Lamaison, un ami, un mentor qui a cru en moi.

Vous en parliez mais, j'imagine que le rugby était une source d'inspiration formidable…

Il y a dans ce sport tous les ingrédients de la tragédie, de l'ironie, de la mixité sociale. Du gros, au petit, vous avez une vingtaine de gars dont chacun à des capacités dont tous dépendent. Il faut du cœur et du courage pour jouer au rugby. A votre premier plaquage, vous vous sentez vraiment un homme ! C'était d'ailleurs un des sujets du premier film, «Le fils à Jo»…

Justement, «Le fils à Jo» a été un vrai succès : 1 million 280 mille entrées. Comment l'avez-vous vécu ?

J'avais fait ce film en dilettante. A l'époque, je travaillais pour Canal +, j'avais 49 ans et faire un film, c'était comme un bonbon, un petit bonus… Et puis, c'était une formidable aventure humaine : j'y ai fait jouer des amis, pas des comédiens ! Je connaissais Moscato depuis 30 ans, Lanvin depuis 12, Marchal depuis 6 : on faisait la fête ensemble. Tous les autres rôles quasiment étaient joués par des potes du ballon, donc pour moi, c'était un film en famille. Pour tout vous dire, même durant le tournage, je ne me suis pas vraiment senti metteur en scène ou directeur d'acteurs.

L'idée de «On voulait tout casser» est je crois antérieure à ce premier film…

Oui, parce que j'ai bien dû commencer 20 romans dans ma vie ce qui fait autant de sujets possibles ! Mon premier livre publié s'appelait «Pourquoi c'est comment l'amour ?», suivi de «Petits bruits de couloirs» un recueil de nouvelles sur le rugby qui m'a valu deux prix littéraires. C'est ensuite que je suis venu au cinéma en travaillant avec Fabien Onteniente, notamment sur le scénario de «Camping». Il m'arrive en fait de relire toutes ces ébauches d'histoires que j'ai débutées et quand je trouve ça bien, je recycle ! «On voulait tout casser» est né de plusieurs choses. D'abord, mon passage entre 16 et 18 ans dans le club de Fontainebleau où j'ai lié de véritables amitiés avec des types qui étaient pourtant plus âgés que moi.

Ensuite, j'ai imaginé un personnage qui revient au pays après un souci professionnel ou de santé et qui reprend contact avec ses potes de jeunesse… Cette idée trainait dans ma tête, avec aussi mes souvenirs de fils de gendarme. A Fontainebleau, nous habitions Cité des Fougères avec mes parents et c'était un endroit où l'on croisait toutes sortes de gens. Des portugais, des espagnols, des arméniens, des italiens et des polonais. Pour eux, j'étais Guigui et je jouais au foot dans des matches inter-cités… Parmi tous ceux-là, nous formions un groupe de 5 vrais amis et tous les samedis soir, nous sortions à «La grange aux dîmes» où, tous les samedis, nous nous battions ! Le personnage de Pancho dans le film vient de là : il y avait un Sancho dans notre bande, un vrai casse-couilles dont la copine coiffeuse était une bombe et ça nous causait toujours des ennuis ! C'est un miracle d'être passé au travers de cette époque mais on se disait toujours «un jour, on fera tout pêter», bref on voulait tout casser…

Ce thème de l'amitié traverse tout le film. Une amitié censée reposer sur le fait de toujours tout se dire mais qui est également bâtie sur des non-dits tout aussi solides…

Bien entendu : les secrets soudent un groupe. La phrase essentielle du film selon moi est «finalement on boit des bières ensemble depuis 30 ans mais on ne se connait pas vraiment»… C'est très masculin comme attitude. Les filles, elles ne boivent peut-être pas des coups ensemble mais sont capables de se dire plus de vérités. Nous, nous avons besoin d'un événement, une fâcherie, un drame pour le faire ! Je crois que tout le monde a vécu la scène de la tour d'Argent : ces dîners entre potes où, 20 ans après, on apprend quelque chose sur l'autre. Les silences et les non-dits sont importants mais un jour, au hasard d'une question anodine ou d'un verre de trop, tout est enfin mis sur la table !

A propos des différences entre les hommes et les femmes, l'une des qualités de «On voulait tout casser» est de réserver de formidables rôles féminins, au-delà des 5 personnages masculins principaux… Ce sont les femmes en fait qui savent, comprennent et disent les choses !

Les rôles féminins étaient primordiaux pour moi : je ne voulais surtout pas tomber dans la caricature de la femme trompée ou castratrice. Si vous regardez bien l'histoire, mis à part Pancho, aucun des autres gars n'a de compagne. C'est donc une quête essentielle pour eux et, parmi ceux-là, personne n'en veut aux femmes de les avoir abandonnés. C'est une thématique qui me parle beaucoup, elle est presque psychanalytique ! Je considère que l'amour c'est l'épanouissement, pas la prison… Le personnage de Benoit Magimel accepte que son ex ait refait sa vie avec un «Mr Parfait», celui de Charles Berling laisse partir sa compagne en comprenant qu'elle est amoureuse d'un type plus jeune, même chose pour Kad Merad qui garde précieusement la photo de celle qui l'a quitté ou Vincent Moscato qui a fait le deuil de son amour avec sa femme mais cherche la passion et pas le sexe sur internet. Bref, l'idée est de dire «vis ton bonheur, je ne t'en empêcherai pas»… Le seul qui a quelqu'un dans sa vie, Jean-François Cayrey, n'y fait pas attention : logique ! Je crois que arrivés vers les 50 ans, c'est le bilan que font tous les hommes : ce qui compte, c'est l'amour et les enfants. Le reste…

Venons-en à vos personnages et à vos comédiens, en commençant par Kiki, Kad Merad...

C'est Cyril Colbeau-Justin qui m'a soufflé le nom de Kad que j'avais beaucoup aimé dans «Je vais bien ne t'en fais pas», dans un registre très pudique. Un homme qui ne dit pas les choses et prétend que tout est parfait alors que tout va mal. Il m'a vite semblé légitime pour le rôle de Kiki, ce type qui n'a rien, qui est sans doute le moins courageux de la bande mais qui va donner une leçon de vie aux autres... En apprenant cette terrible nouvelle sur sa maladie, il va se montrer solide et les réveiller, leur donner une colonne vertébrale. Nous nous connaissons depuis très longtemps avec Kad : quand je jouais au rugby, il animait avec Olivier Baroux une émission de radio au pub Renault sur les Champs Elysées, le «Rock n' Circus» et nous y passions régulièrement avec les mecs du Racing. Je suis même persuadé que nous avons joué l'un contre l'autre quand j'étais gamin à Fontainebleau lui dans le club de Ris Orangis ! Nous nous sommes croisés plus tard à Canal + et je sais qu'il avait aimé «Le fils à Jo». Bref, nous avons dîné ensemble pour parler vraiment de «On voulait tout casser» et ça a collé rapidement. plus, dans le travail, sur un plateau, Kad est bon vivant qui apporte pas mal de bonne humeur et c'est aussi un nom dans le métier, qui est bien utile pour monter financièrement un projet !

Bilou, autrement dit Charles Berling…

Lui, c'est ce mec que l'on a tous connu, qui a rêvé d'avoir un groupe de rock, de faire de la scène, d'attirer les foules, de traverser les océans mais qui à un moment de sa vie a manqué de courage et de confiance en lui. Là-dessus, se parents sont morts et avec sa soeur, il a décidé de reprendre le bistro familial… Mais finalement, ce n'est pas si mal : Bilou voit du monde, il a une belle gonzesse, il porte sa boucle d'oreille, ses santiags et se dit encore, malgré le poids des habitudes : «Un jour peut-être»…

Je ne savais pas à qui proposer ce rôle et là aussi, c'est Cyril qui m'a parlé de Charles ! Pour moi, Berling c'est Hamlet, c'est le théâtre, c'est «Ridicule» de Patrice Leconte, un comédien précieux et précis… Colbeau pensait qu'il fallait que je me confronte à ce calibre-là, que je sorte du film «de potes». Avec un peu d'appréhension, j'ai envoyé le scénario à Charles et il a adoré l'écriture, le sujet, le personnage. C'était comme une victoire pour moi ! J'ai vite vu qu'il avait envie de s'amuser avec ce rôle et de venir dans mon univers…

Benoît Magimel à présent, Gérôme dans le film…

Je fréquente Benoît depuis plusieurs années maintenant et je savais que ce serait lui ! Comme Gérôme, il est fragile, romantique, introverti. Ce n'est pas une partition facile à jouer : c'est un personnage qui avait de grandes ambitions, un côté révolutionnaire, la volonté de faire bouger les choses et qui se retrouve au chômage, avec un projet un peu bancal et qui, en plus, a raté sa vie sentimentale. Connaissant bien Benoît, j'ai décidé de ne pas vraiment le diriger mais au contraire de le laisser «Magimeliser» son rôle ! Je sais qu'il a mis beaucoup de lui dans sa performance de comédien et je sais aussi que c'était important pour lui de le faire… A l'arrivée, ce travail intime ne se voit pas : il est juste touchant, crédible, vrai et beau en plus. Ca me changeait de tout ce casting de chauves !

Comment parler de Tony, Vincent Moscato ?

C'est ma mascotte ! Vincent, les premières fois où il joué devant une caméra, c'était avec moi dans des parodies que je tournais pour Canal+… J'avais remarqué son potentiel même s'il a fallu l'imposer dans «Le fils à Jo» pour le rôle de Ponpon, parce qu'à l'époque, Moscato n'était pas aussi connu et surtout pas en tant que comédien. Vincent c'est aussi et surtout mon ami… Quand nous jouions au rugby, je suis certain qu'il a dû rêver d'être aussi rapide que moi, tout comme moi j'ai rêvé d'être aussi effrayant que lui sur un terrain ! Je pense d'ailleurs que j'ai pris une sorte de revanche en le dirigeant devant une caméra : aujourd'hui, c'est moi qu'il craint ! Sérieusement, nous connaissons tout l'un de l'autre et pour ma part, j'ai écrit en pensant à lui. S'il a un fils dans le film, c'est parce que dans la vraie vie, il a trois filles et que je sais qu'il aurait rêvé d'avoir un garçon : je joue avec ça… Il y avait quelque chose en Vincent qui pouvait convenir à Tony, cet ancien boxeur qui est parti en vrille, qui a déconné… Comme tous les sportifs, Tony n'a jamais envisagé la vie après le haut-niveau et comme il n'a aucun diplôme, il n'a rien vu venir, si ce n'est le dernier combat, celui de trop. Evidemment, sa femme l'a quitté. Il est moniteur de sport, il a une belle moto, des costards qui flashent mais au fond de lui, tout cela ne sert qu'à attirer les regards sur un type tout seul. J'ajoute que Moscato est un excellent compagnon de route pour un groupe choral : quand vous tournez un film, il ne faut pas penser qu'au plateau mais aussi à ce qui se passe en dehors. Ce sont des moments essentiels pour moi : les apéros, les repas, les fêtes…

Et puis le dernier de ce club des 5 et sans doute, non pas la révélation, mais la confirmation du film : Jean-François Cayrey dans le rôle de Pancho…

Là encore, merci Cyril Colbeau-Justin ! Il m'a organisé une projection du film de Manu Payet, «Situation amoureuse, c'est compliqué» et j'ai craqué, flashé ! Ce personnage de pote grande gueule et bruyant, c'était la base de Pancho ! Jean-François avait peur au départ, d'abord parce que le rôle est conséquent mais aussi parce qu'il devait jouer avec Kad, Benoît et Charles. Peur de ne pas être à la hauteur… Une fois qu'il m'a dit oui, tout s'est mis en place, avec ça et là des petites corrections liées au fait qu'il joue sur scène des one-man shows, comme Vincent d'ailleurs. Ces gars-là parlent haut et forts, persuadés qu'il faut aller chercher le spectateur au fond de la salle ! Au cinéma, il y a des baffles 5.1 partout : pas la peine d'en faire trop… Mais très vite, Jean-François m'a livré une partition impressionnante : je voyais le Pancho dont j'avais rêvé en l'écrivant ! Il faut dire que c'est un personnage avec qui je partage pas mal de points communs et qui me rappelle un copain dont j'ai déjà parlé, Sancho. Un portugais au sang chaud qui misait tout sur sa bagnole, sa nana et ses fringues. Dans le film, c'est vraiment le personnage moteur du ressort comique, tout en ne l'étant pas ! C'est un chieur avant tout et c'est pour cela qu'il en devient drôle, de par ses énervements et ses colères ridicules.

Pancho est un grand complexé, notamment face à la culture, d'où son obsession de la bibliothèque. Peu importe ce qu'elle contient : lui veut qu'on voie qu'il a des livres chez lui ! Il sait qu'il est intelligent, même s'il sait aussi qu'il est limite par rapport aux autres…

Au moment où «On voulait tout casser» va sortir et qu'il ne vous appartient donc plus, que gardez-vous en vous de cette aventure finalement assez intime ?

Il me reste une formidable envie d'y retourner et rapidement, malgré la souffrance de l'écriture. Je ne pensais pas qu'un jour je réaliserais un film et aujourd'hui, ça me manquerait de ne plus me retrouver sur un plateau où je me sens parfaitement à ma place avec l'équipe. Ca me renvoie au rugby d'ailleurs : le partage, l'échange, l'apprentissage, la générosité… Cette expérience-là m'arrive au meilleur moment : j'ai 53 ans, la tête sur les épaules, je n'aurais jamais le «cigare» comme on dit. Ca aurait pu m'arriver étant plus jeune et ça m'est sans doute d'ailleurs arrivé quand je jouais au rugby et que je me sentais un peu connu. Sur un terrain, on vous remet vite dans le rang mais dans le cinéma, on peut se prendre au jeu plus longtemps…

A cet instant de ma vie, j'ai le sentiment d'avoir encore beaucoup de choses à dire, j'ai une «caravane» de sentiments derrière moi. Il faut juste que je les écrive…

LISTE ARTISTIQUE :
Kiki Kad Merad
Bilou Charles Berling
Gérôme Benoît Magimel
Tony Vincent Moscato
Pancho Jean-François Cayrey
Hélène Anne Charrier
Sarah Elsa Mollien
Alex Cécile Belin
Alice Emma Colberti
Monsieur Decazeville Abbès Zahmani

LISTE TECHNIQUE :
Réalisation : Philippe Guillard
Scénario : Philippe Guillard
Producteur exécutif :
David Giordano
Direction de production :
Martin Jaubert
Chef opérateur :
Ludovic Colbeau-Justin
Montage : Elodie Codaccioni
Décors : Jérémy Streliski

Costumes : Charlotte Betaillole
Maquillage : Pascale Bouquière
Coiffure : Mathieu Guéraçague
Son : Antoine Deflandre, Germain Boulay, Joël Rangon
Musique originale :
Maxime Lebidois, Roméo Guillard
Régisseur général :
Antonio Rodrigues
1ère Assistante réalisatrice :
Bonnie Pirès

Coproduit par LGM Films, Gaumont, TF1 Films Production, Chaocorp Films, Nexus Factory, Umedia

En association avec Ufund, Soficine 2, Palatine Étoile 12, Indéfilms 3
Avec la participation de Canal+, Ciné +, TF1, HD1

Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique et des Investisseurs Tax Shelter.